

Comptes rendus

Mercedes BLANCO, *Góngora heroico. Las soledades y la tradición épica*, Madrid, CEEH, 2012, 444 p., 17 x 24,4 cm.

Le titre de ce livre imposant dévoile d'emblée le projet de son auteur : prouver à quel point les *Solitudes*, le grand poème inachevé de Góngora, s'inscrit dans la tradition épique. Un tel programme peut susciter l'étonnement du lecteur. En effet, les *Solitudes*, qui mettent en scène l'arrivée d'un jeune naufragé dans un monde idyllique et hors du temps, ont longtemps été considérées par la critique comme relevant plutôt de la tradition pastorale que de la tradition épique. Or Mercedes Blanco avance fermement, dès les premières pages de son ouvrage, la thèse qu'elle entend démontrer, à savoir que l'on ne peut bien comprendre la poésie de Góngora en général, et les *Solitudes* en particulier, qu'en les replaçant dans la tradition épique dans laquelle elles trouvent tout leur sens. La thèse est forte et superbement soutenue par une érudition aussi impressionnante que maîtrisée qui permet à l'auteur de guider sûrement son lecteur dans un parcours comparatif des poésies espagnole, italienne et latine, utilement éclairées lorsqu'il le faut par des rappels de l'histoire européenne des XVI^e et XVII^e siècles. Ce travail, qui occupe 408 pages, est utilement complété par une bibliographie choisie de 16 pages et par un index des noms propres de 12 pages. Il s'agit donc d'un livre imposant par sa taille et son volume et qui, pourtant, se lit avec grand plaisir.

Car le sujet est passionnant. Les *Solitudes* sont, en effet, l'une des compositions poétiques les plus importantes de la poésie espagnole de tous les temps, un poème qui, bien qu'inachevé, souleva dès sa parution des réactions passionnées et donna lieu à une polémique enflammée. La complexité et l'obscurité de l'écriture gongorine, dont les *Solitudes* seraient un sommet, sont tellement ancrées dans l'imaginaire hispanique qu'au XX^e siècle, un grand poète et professeur de la taille de Dámaso Alonso considéra nécessaire, pour rendre Góngora au public espagnol, de se consacrer avec une énergie inépuisable au commentaire, voire à la « traduction » de cette langue poétique sublime mais déconcertante. Cette perplexité provoquée par le chef-d'œuvre gongorin depuis sa parution tient à deux raisons essentielles : son style et l'indéfinition de son genre. Deux questions que Mercedes Blanco, qui a déjà consacré un livre essentiel à la compréhension du « *concepto* » (*Les Rhétoriques de la pointe : Baltasar Gracian et le conceptisme en Europe*, Paris, Champion, 1992), pierre de voûte de l'écriture poétique baroque, était en mesure d'aborder en parallèle : elle a ainsi fait paraître la même année un livre consacré à Góngora et à son écriture (*Góngora o la invención de una lengua*, León, Universidad de León, 2012) et le livre qui nous occupe ici, *Góngora heroico*, consacré à l'épineuse question du genre des *Solitudes*.

Les *Solitudes* osent en effet mélanger un style extrêmement soutenu, propre aux genres tragique et épique, et la mise en scène de personnages humbles propres au genre comique, allant ainsi à l'encontre des règles de bienséance les plus élémentaires. Par ailleurs, elles se présentent

comme une « *silva* », c'est-à-dire une composition poétique construite sur l'alternance de vers endécasyllabes et heptasyllabes, et sur la liberté des rimes. Par ailleurs, son nom latin renvoie tout autant à la tradition poétique latine qu'à l'épaisseur des bois et des forêts... Bref, dans sa matérialité première, le poème gongorin se rattache à la forme poétique la plus plus souple, à celle qui offre la plus grande liberté au poète.

Mais malgré ce frêle rattachement à l'un des modèles poétiques de l'époque, les *Solitudes* échappent aux classifications génériques, ou plutôt, elles jouent avec et se jouent des codes génériques de l'époque. Mercedes Blanco postule que l'une des raisons essentielles de la perplexité qu'ont pu éveiller les *Solitudes* tient à la tension qui parcourt tout le poème entre l'emploi des ressorts et des motifs de l'écriture épique et leur détournement par Góngora dans le but de créer un objet poétique jamais vu. L'obscurité du poème dépendrait donc de cette appropriation des motifs épiques et de leur déplacement, et la démonstration qu'en propose l'auteur est passionnante. Mercedes Blanco applique une méthode en trois moments particulièrement efficace, solide et convaincante : la mise en évidence des sources gongorines, la mise en évidence des médiations (essentiellement Tasse et l'Arioste mais pas seulement) et l'appui de la démonstration sur des micro-explications de texte qui permettent de mettre en œuvre un comparatisme soigneux et précis. Cette mise en perspective épique des *Solitudes*, servie par l'érudition de l'auteur et par la mise en œuvre rigoureuse de sa méthode, permet d'éclairer plusieurs éléments caractéristiques du poème gongorin. Ainsi, par exemple, la dédicace des *Solitudes* au duc de Béjar prend tout son sens par la comparaison avec la dédicace de la *Jérusalem délivrée* du Tasse : par opposition au mécène du Tasse, le duc de Béjar est présenté comme un chasseur prenant du repos après la chasse, et non pas occupé aux nobles tâches de la guerre ou du gouvernement qui sont le propre du grand seigneur. Mercedes Blanco montre par son analyse, à la lecture véritablement jouissive, comment un tel déplacement s'explique par la volonté, déclarée de façon presque insolente dès les premiers vers, d'immanence du poème : la dédicace gongorine n'a pas pour but d'utiliser la grandeur du mécène pour honorer sa composition mais, au contraire, d'affirmer d'emblée qu'elle porte en elle-même sa grandeur. Comme l'annonçaient ses premiers vers, tout mouvement, toute idée de *telos* sont niés. Tout, dès ces premiers vers, renvoie au poème lui-même, à son immanence, à son orgueilleuse autosuffisance. De même, Mercedes Blanco montre à quel point l'accueil du pèlerin par les habitants de cette Arcadie perdue est en fait la reprise d'un motif classique de la tradition épique, à quel point l'absence remarquée de noms propres et de toponymes dans les *Solitudes* (iv, p. 150 et ss.) ou la perspective depuis un point surélevé (viii, p. 265-273) sont encore le signe d'une intertextualité affirmée et revendiquée.

Le livre, construit par la succession de chapitres qui se suffisent à eux-mêmes tout en s'éclairant mutuellement, amène le lecteur vers la démonstration de deux points qui constituent les deux piliers, les deux moments forts de la démonstration de ce qu'est la raison d'être du poème et qui occupent le cœur de l'ouvrage. Il s'agit tout d'abord du chapitre iv, consacré au pari poétique essentiel que Góngora assume contre la poétique aristotélicienne, à savoir écrire un poème sans fable. Mercedes Blanco met l'accent sur la façon dont Góngora s'approprie d'un côté des motifs et ressorts reconnaissables de la tradition épique permettant d'identifier les *Solitudes* comme un poème en quelque sorte épique, ou tout du moins, de le rattacher à cette tradition ainsi revendiquée, tout en renonçant d'autre part à l'un des éléments essentiels de cette tradition depuis Aristote, à savoir, la fable et l'un des éléments clés dans l'écriture épique, le suspense qui doit entretenir l'intérêt du lecteur, avide de savoir comment se poursuivra l'histoire du héros. On assiste ainsi à une entreprise en soi proprement épique, à un pari poétique fort, à savoir écrire un poème construit selon la logique du genre épique mais dont le plaisir de lecture ne tienne pas aux aventures de leurs protagonistes, que celles-ci soient guerrières ou amoureuses, mais uniquement au langage, à une langue nouvelle qui doit porter, seule, l'efficacité du poème. Mais pourquoi donc avoir choisi le genre épique si c'était

pour le vider de sa composante essentielle ? Cette question cruciale, qui clôt le chapitre vi, est une efficace transition vers les chapitres vii et viii, qui lui apportent une réponse : Góngora choisit le genre épique car il avait trouvé chez Homère, le père de la poésie grecque, ce qui est à ses yeux l'essentiel de tout projet poétique ambitieux : l'*energeia*, cette notion grecque qui indique l'effet ressenti par le lecteur d'un texte d'être en train d'assister à la scène lue, et qui, traduite en latin par *illustratio*, puis par *evidentia*, fut reprise par Quintilien (vii, p. 248) dont la diffusion dans l'Europe renaissante fut impulsée par Angelo Poliziano. Mercedes Blanco déploie minutieusement les voies de médiation de cette très probable influence dans deux chapitres à la lecture proprement enthousiasmante et qui permettent de comprendre quel était l'Homère dont disposaient les hommes du temps de Góngora, et donc, quel était l'Homère dont se nourrit ce poème qui se veut à la hauteur de son illustre prédécesseur. Car c'est bien de cela qu'il s'agit pour Góngora, que certains de ses contemporains appelaient l'Homère espagnol. Le poète andalou a l'ambition de créer un poème qui l'égale définitivement au père de la poésie grecque et occidentale. Ou, pour le dire autrement, il a l'ambition de créer un poème qui refonde définitivement la poésie espagnole voire la poésie tout court. C'est là tout le pari de Góngora : refonder la poésie par la création d'un poème où l'intertextualité foisonnante est là pour mieux marquer son autosuffisance, pour mieux ramener tout à lui alors même qu'il ne raconte aucune histoire mais se complaît dans la narration d'un présent absolu dans un lieu où rien ne manque pour un bonheur complet. De même que le pèlerin est entraîné par ses pas errants chez le montagnard puis chez le pêcheur parfaitement heureux, le lecteur est pris, enveloppé par les vers du poète, enivré par une lecture dont le plaisir parfait ne tient qu'à la puissance des mots, des images, des vers.

À la fin du livre de Mercedes Blanco, le lecteur a la satisfaction d'avoir saisi la logique profonde de l'écriture des *Solitudes*, la raison d'être de ce poème et plus généralement, de l'écriture gongorine. On le referme avec l'envie de lire l'autre livre de Mercedes Blanco sur Góngora, mais surtout, avec l'envie de relire et de savourer les *Solitudes* ainsi nouvellement éclairées. Il s'agit d'un livre porteur d'une thèse forte et vraiment indispensable pour qui veut comprendre et se délecter de la poésie du grand poète espagnol.

Marina Mestre ZARAGOZÁ